

oiseaux aux plumages variés voltigeaient dans les buissons.

“ Maisonneuve sauta à terre et se jeta à genoux ; ses compagnons imitèrent son exemple ; et tous unirent leurs voix en un cantique enthousiaste d'actions de grâce. Les tentes, le bagage, les armes et les munitions furent transportés à terre. Un autel fut dressé auprès, sur un site gracieux ; et Mademoiselle Mance, avec Madame de la Peltrie, aidées de leur servante, Charlotte Barré, le décorèrent avec un goût qui fit l'admiration de tous les assistants. Alors toute la petite colonie se réunit autour du sanctuaire improvisé. En avant, se tenait le P. Vimont, vêtu des riches ornements du sacrifice ; auprès, les deux dames avec leur servante ; Montmagny, spectateur peu empressé ; et Maisonneuve, figure guerrière, droit et grand de taille, ses hommes groupés autour de lui, — soldats, marins, artisans et laboureurs — tous soldats au besoin. Chacun s'agenouilla dans un respectueux silence pendant que le prêtre élevait l'hostie sainte au-dessus de leurs têtes ; et lorsque le sacrifice fut achevé, le missionnaire se tourna vers eux et leur dit : “ Vous êtes un grain de sénévé qui germera et croîtra jusqu'à ce que ses branches couvrent cette terre. Vous n'êtes qu'un petit nombre ; mais votre œuvre est l'œuvre de Dieu. Son sourire est sur vous, et vos enfants rempliront cette terre.”

“ La journée fut bientôt sur son déclin : le soleil descendit derrière les grands arbres du couchant, et fit place au crépuscule. Les mouches-à-feu étincelaient dans l'obscurité, sur la prairie. Ils en prirent un grand nombre, les attachèrent avec des fils en brillants festons, et les suspendirent devant l'autel où l'hostie était encore exposée. Ils dressèrent ensuite leurs tentes, allumèrent les feux, du bivouac, établirent leurs sentinelles, et se livrèrent au repos. Telle fut la première nuit de la naissance de Montréal.

“ Est-ce de l'histoire véritable ou une légende de chevalerie chrétienne ? c'est l'un et l'autre. ”

Et nous, à notre tour, nous demanderons : où trouver un tableau plus gracieux, une scène plus serene et plus fraîche ? Ne croirait-on pas lire un fragment d'épopée chrétienne ?

Voulez-vous maintenant jeter un coup-d'œil sur la nature américaine telle qu'elle apparut aux Européens dans sa virginité première ? Suivons, un instant, le père Marquette dans sa découverte du Mississipi.

Au moment où nous le rejoignons avec son compagnon Joliet, ils laissent glisser leur canot d'écorce sur l'un des affluents du Wisconsin.

“ La rivière serpentait à travers des lacs et des marécages qui disparaissaient sous des champs de folle-avoine ; et, sans leurs guides, à peine auraient-ils pu suivre le vague et étroit

chenal. Il les conduisit enfin au portage, où, après avoir marché un mille et demi, à travers la prairie et les savanes, leurs canots, sur les épaules, ils les lancèrent sur le Wisconsin, dirent adieu aux eaux qui coulent vers le Saint-Laurent, et se confièrent au courant qui devait les conduire ils ne savaient où, — peut être au golfe du Mexique, peut-être à la mer du Sud, peut-être au golfe de la Californie. Ils glissèrent en paix sur l'onde tranquille, le long d'îles surchargées d'arbres et tapissées d'un réseau inextricable de vignes sauvages ; le long de forêts, de massifs d'arbres, de prairies, — parcs et jardins de cette prodigieuse nature ; — le long de halliers, de marécages, et de larges dunes arides ; sous l'ombrage des arbres, qui, à travers leurs cimes, laissaient voir, dans le lointain, quelque sommet boisé, dont le puissant sourcil se baissait pour les regarder. Puis, à la nuit tombante, le bivouac, les canots renversés sur la plage, la flamme vacillante, le souper de venaison ou de chair de bison, la pipe durant la veillée, et le sommeil sous les étoiles. A l'aurore, quand ils se rembarquaient, le brouillard du matin flottait sur la rivière comme le voile d'une fiancée, puis se dissolvait aux rayons du soleil, jusqu'à ce que l'onde unie comme un miroir et que la forêt languissante se fussent endormies, sans voix, sous un soleil étouffant. ”

Certains critiques reprocheront à M. Parkman de trop sacrifier au coloris et à la mise en scène, de faire des tableaux à effet.

Quant à nous, nous avons notre préférence : nous admirons autrement un Corrége qu'un Overbeck, une page d'Augustin Thierry qu'un récit de Bancroft.

Si nous voulions relever un défaut saillant au point de vue de l'art, nous dirions que l'auteur est trop prodigue de notes, d'ailleurs fort intéressantes, mais qui interrompent le récit.

C'est la seule réserve que nous ferons sur la forme ; il nous en reste d'autres à indiquer sur des points plus importants.

Nous avons fait aussi large que possible la part de la louange, afin de donner à la vérité tous ses droits, à la critique ses coudées franches.

Disons-le sans ambages, sous le rapport des principes, l'œuvre de M. Parkman est la négation de toute croyance religieuse. L'auteur rejette aussi bien l'idée protestante que le dogme catholique : il est purement rationaliste. Il n'admet d'autre principe que cette vague théorie qu'on appelle la civilisation moderne. On entrevoit une âme droite et née pour la vérité, mais perdue, sans boussole, sur un océan sans rivage. De là ces aspirations vers le vrai, ces aveux éclatants, ces hommages à la vérité, suivis, hélas ! d'étranges affaisements, d'accès de fanatisme qui étonnent.